LES CAHIERS DE LA SECTION FRANÇAISE
DE
L'ICOMOS

LE MUR PEINT DANS LA VILLE ANCIENNE

DIJON
10-11 juin 1988

I
Murs peints ou murs de peintre ?

Vous dites : « Mes murs », pourquoi ?

Je m'exprime, ou je tente de le faire, par la peinture, c'est avec elle qu'il me semble être le plus proche de ma nature. Sa vision plane où les choses et leurs contradictions apparaissent simultanément en parallèle comme dans la réalité, sa non directivité, me convient mieux que le linéaire de certains autres moyens d'expression. Je suis donc un peintre car il m'est difficile de mettre en série le monde que mes sens appréhendent frontalement. Peut être parce que pour moi la notion de temps importe peu.

Pourquoi « mes murs » ? parce que je peins sur des murs, entre autre, comme je peins sur des toiles, alors je dis, « mes toiles ». Il ne devrait pas y avoir de différence, c'est ce qu'il y a dessus et au travers qui compte, bien sûr. Qu'importe le support, même si la toile, le béton, me parlent différemment, l'essentiel n'est pas plus dans « l'image » et encore moins dans la technique ou la taille que le support implique. Cependant il y a une différence, et c'est le marché des hommes qui la crée. Et le marché des hommes n'est pas une chose négligeable.

Vous voulez parler du marché de l'art ?

Du marché de l'art, et du marché du mur. Oui, et la seule différence est là sans aucun doute. Le marché de l'art ne s'occupe que très marginalement du mur. Celui-ci est intransportable, donc, non revendable. On s'en désintéresse, pour le moment, ou bien ce n'est que de manière « ethnographique » à travers le support. Dans les médias qui ont une grande part, aujourd'hui, dans le fonctionnement du marché de l'art, on ne trouve aucun critique d'art concernant le mur. Par contre, le mur intéresse énormément, un autre marché : celui de la publicité et de l'industrie de la façade, et celui-ci n'a pas pour finalité première, l'expression picturale.

Précisément, ne croyez-vous pas que la publicité, le mécénat ou le sponsoring puissent permettre le développement de la peinture sur le mur des villes ?

Ce sont trois choses bien différentes. Pour la première je n'y crois pas trop, au contraire, s'il existait une technique plus économique que le pot de peinture, l'agrandissement photographique, par exemple, on ne verrait plus que des murs photo, mais pas plus pour autant, des murs de photographes auteurs, que de murs de peintres, parmi les « murs peints ». La vocation de la publicité n'est pas de faire de la peinture. Pour les deux autres, le mécénat et le sponsoring, je crois qu'ils peuvent constituer un espoir pour les peintres, et l'art, sans doute, avec les pouvoirs publics, et une garantie de liberté indispensable. Question de finalité : peinture libre, ou pas ?

Revenons au départ : je suis peintre, en atelier, personne ne pense à me disputer la toile que je vais faire. La toile est faite pour le peintre et exclusivement. Le mur, lui, dans la rue, est à tout le monde. Cela forcément entraîne une lutte pour le conquérir. Il y a, les bâtisseurs et les architectes, les annonceurs publicitaires et leurs concepteurs, les urbanistes et leurs décorateurs et les entreprises de peintures en bâtiments et ravalements de façades. Tous peuvent utiliser le pot de peinture, comme moyen technique parmi d'autres, et faire du « mur peint », avec talent, sans faire pour autant de la peinture, pour simplifier je les appelle : l'industrie du mur. Puis il y a les artistes, et ceux qui plus précisément, sont peintres. Vous voyez, on est loin de Lascaux où Cromagnon voulant exprimer sa métaphysique, la peignait au travers des lignes pures d'un bison, sur le mur de sa caverne, que personne ne lui disputait.

Je reviens sur l'amalgame que le commets en désignant d'un seul doigt, les différentes composantes, de ce que j'appelle, l'industrie du mur. La suzeraine de cette dernière, est sans aucun doute, la publicité. Là, j'enfonce une porte ouverte. Dans les colloques, les conférences publiques, sur le sujet, il n'y a qu'à constater l'identité des participants sur les estrades et dans les salles : une écrasante majorité de publicitaires. Dans les salles il y a, aussi, un certain nombre de jeunes gens, de jeunes peintres qui sont venus là, pour la première fois, pour s'informer, car le sujet est attrayant : peinture dans la rue, idée prise en compte, il y a une dizaine d'années déjà. Et qu'en est-il aujourd'hui ? dans ces hautes réunions ? Après l'annulation de la loi de 43, qui interdisait la « réclame » peinte, la publicité comme l'on dit maintenant, sur les murs des villes ? Je vous laisse deviner. En tous les cas, ces jeunes là, ne reviendront pas la prochaine fois. Ils garderont un tout autre souvenir, du mur à peindre, que l'idée qu'ils s'en faisaient. Un beau conte de fées, dont une d'elle, s'appelle récupération. Puis il y a les films, les parutions, sur le sujet, etc. Que tous, soient financés, directement ou indirectement, par la publicité n'est pas le problème, puisque toute notre société se base sur ce principe, actuellement, que l'on apprécie ou pas. Le problème est, qu'il ne s'agit pas de peinture... Et que l'on tente médiatiquement, de nous le faire croire, pour cela, lorsque l'on est publicitaire, on est très bien placé.

Vous voyez, lorsque le contexte social économique n'exerce plus ses contraintes, le mur égale la toile. Lorsque le peintre arrive au pied du mur, il est comme au

pied de sa toile, c'est-à-dire avec lui même : avec sa sincérité, sa spontanéité, ses émotions, ses maladresses comme parfois ses traits de génie qui le dépassent. En creusant au plus profond de lui-même, il peut arriver à toucher notre humanité commune et là, ce peut être des moments intenses gravés pour des années dans la ville. La peinture, ça doit être un peut ça à mon avis. L'important c'est de permettre à l'artiste, d'arriver au pied du mur. Il ne peut y arriver que librement et directement sinon ce n'est plus de la peinture, mais de l'ornement, ou, au mieux, de l'art conceptuel, ou bien encore de la pub.

En fait, et pour résumer, le peintre ne peut intervenir librement, et il ne peut le faire autrement, sur les murs publics, que de deux manières : ou, sauvagement, ou, avec l'aide des pouvoirs publics, des mécènes et des sponsors. S'il ne bénéficie pas de leurs protections, il ne peut rivaliser avec l'industrie du mur, qui au besoin se travestira en art, parce que tout simplement, il n'en a pas les moyens économiques.

Vous donnez beaucoup d'importances aux pouvoirs publics dans l'évolution de la peinture pour ce domaine ?

Et comment n'en auraient-ils pas, puisqu'il s'agit du domaine public ?

Savez-vous que, la seule parution servant de fichier, existant actuellement en France et diffusée dans toutes les villes, concernant le « mur peint », a été réalisée et distribuée par l'industrie du mur. Bien que ce soit une très bonne initiative, pour le « mur peint » ça n'en est pas forcément une pour le mur de peintre. On vient de le voir. Puisque, qui dit « mur peint », ne dit pas peinture. Le « mur peint » se fait faire par une entreprise, se délègue, s'exécute, se prémédite à l'unité de surface, se soutraite, se trace, se quadrille ou se projette, etc. La peinture c'est autre chose, évidemment. Le mur de peintre s'improvise, jaillit de la spontanéité des sens, transpire de la sensibilité d'un homme. Enfin on ne va pas définir là ce qu'est la peinture. On serait mille peintres, on en ferait mille différentes.

En bref, la peinture est marginalisée, alors que toute l'industrie du mur s'en réclame par le seul mot : « peint ». Ce mot sert sciemment ou pas de cheval de Troie à l'industrie du mur pour conquérir ses marchés. Le mot art, se trouve là, comme dans art ménager, art de la table, art publicitaire. Même si l'industrie tente sincèrement de faire de l'Art en faisant de beaux décors, de beaux trompe-l'œil, de belles publicités, elle n'en fait pas pour autant de la peinture.
Le mur de peintre, à finalité peinture, est si rare, devant le grand nombre de murs peints réalisés industriellement en France, qu'il peut être comparé, à ce qu'est par exemple, la poésie, face à tout ce qui est de type écrit : de « wc » sur une porte, à « correspondance » sur un quai de gare, en passant par « a + b = x », en mathématique qui peuvent être écrits très artistiquement.

Si l'initiative de l'industrie du mur, par ses arrosages généreux d'éditions sur le « mur peint », est bénéfique pour ce dernier, même en s'érigeant en monopole, puisqu'elle est unique, risquant même de devenir tacitement d'état, sans la réaction des pouvoirs publics, elle ne peut prétendre l'être pour le mur de peintre, et ne peut pas plus déclarer, détenir la connaissance du panorama de la peinture contemporaine. Elle ne peut donc la diffuser. Qui donc le fait ? Pour les murs ? Qui est-ce qui, médiatiquement et culturellement, équilibre la poussée de l'industrie du mur, dans le domaine du « mur peint »? qui est-ce qui façonne la culture murale des années 80 ? la peinture ? la décoration ? la publicité ? Lorsque la commande publique achète une toile, le culturel fournit des fichiers qui ne sont pas édités par l'industrie de la toile. Pourquoi faire autrement, pour le mur ? De quoi dispose le maire d'une ville qui décide de faire un mur de peintre, décidant ainsi de mettre de côté le fichier de l'industrie du mur, en dehors de ses propres initiatives de recherches, dans lesquelles heureusement, réside, la seule chance de sortie à cette uniformisation ?

Ne peut-il s'adresser aux FRAC, aux DRAC ? et autres institutions culturelles ?

Je ne connais pas exactement ces institutions, pour ne les avoir jamais pratiquées, jusqu'à présent pour mes murs, ainsi d'ailleurs que pour le « un pour cent ». La non attirance génétique, que partagent les gens de mon espèce, pour les dossiers, ainsi que le manque de temps, n'y sont certainement pas étrangers. Elles n'ont pas, non plus, défoncé ma porte, et cela se comprend, pour venir me chercher et me répertorier. Enfin, y a t-il sans doute là, un pont à lancer. Aucune de mes œuvres publique n'a vu le jour par leur intermédiaire, pour le moment. A chaque fois, c'est avec le représentant direct des Hommes des villes concernées, le Maire, lorsque par grand hasard,ou par voix de presse, ou de parole, il avait entendu parler de moi, en tant que peintre, que tout naturellement, le dialogue s'est établi. Cependant, ces institutions ont l'air tout indiquées pour répondre à la question. Est-ce parce qu'il s'agit d'institutions toutes neuves, que l'on n'a pu les voir encore entrer en action ? Ou bien y a t-il divergence de vues, entre ces dernières et les collectivités locales ? Rivalités ? Conflits, etc. ? Les unes venant « d'en haut » bien que régionalisées, et les autres « d'en bas », du terrain... ? La peinture sur toile serait-elle réservée aux uns, et sur mur réservée aux autres ? Etrange, et peut être révélateur d'un conformisme conjoncturel bien français... Mais bien loin, des préoccupations essentielles d'un peintre.

Enfin, en admettant tous ces problèmes réglés. La difficulté technique apparente que représente la réalisation technique d'une œuvre murale de ce type, doit certainement jouer un rôle important dans le choix des institutions. Donner une liste de peintres, acheter le mur comme la toile, bon, intellectuellement, c'est parfait. Mais où trouver les peintres contemporains désireux d'intervenir directement sur le mur ? N'est-ce pas plus simple, alors, de faire l'agrandissement d'une toile, et la faire exécuter par une entreprise ? Et là, on se retrouve au point de départ : « l'art du faire faire », et le fichier de l'industrie du mur est là, à nouveau, puisqu'il n'y en a pas d'autres. Si cela est possible, pour une certaine peinture conceptuelle, ça ne l'est pas pour toute la peinture, loin s'en faut, surtout à une époque, comme la nôtre, ou l'on peut assister, à une indéniable renaissance de la peinture de peintre, délaissée un temps, entre autres, pour celle du concepteur.

Voyez-vous, je vais me répéter, mais peindre un mur

ou une toile ne peut constituer une différence pour la peinture, pour l'image, oui : elle est plus grande. Mais la peinture, c'est ce qu'il reste, lorsque vous enlevez l'image. Le mur d'un peintre, ne peut pas être l'agrandissement d'une de ses toiles : 2 m × 2 m génère une œuvre, 20 m × 20 m en génère une autre, sauf si elle est purement conceptuelle, et encore. Parce que le geste, lui, reste le même. C'est ça le peintre en grande partie. Celui qui fait agrandir une toile sur un mur, par une entreprise de peinture, fait faire un « mur peint », qui n'est pas un mur de peintre, celui qui la fait faire par un céramiste, fait faire un mur de céramique, qui ne l'est pas plus.

Hors, pour revenir à la difficulté technique, de peindre ses murs comme ses toiles : il n'y en a pas, au contraire : peindre en suivant sa spontanéité ne demande aucune analyse préalable, le peintre peint, et chaque jaillissement de peinture est l'expression d'une sensibilité profonde. Tandis que, gérer une équipe, ou gérer la reproduction d'un geste spontané, quel boulot ! Tous mes murs : je les ai fait en quelques jours, ça paraît étrange, mais c'est vrai. Si j'avait dû les faire faire, ils ne seraient pas ce qu'ils sont, quelle que soit leur valeur, car il m'aurait fallu trouver les mots pour formuler l'inexplicable de chacun de mes gestes. Si la peinture avait besoin de mots, elle ne serait pas la peinture, elle serait la littérature. En tous les cas, il aurait fallu beaucoup plus de temps, et en supprimant pas mal de ce qui est l'essentiel. Il n'en resterait que le discours, l'image, le concept, qui pour moi, peintre, ne sont que secondaires, prétextuels, voire même, parasites. Il faut démystifier cette difficulté technique. Et il ne faut pas oublier, l'un des pouvoirs le plus primitif, et le plus intemporel de la peinture, celui d'humaniser, parce que, justement, elle est l'expression d'un être humain, et pour l'espace collectif de la ville c'est capital.

Je n'ai rien contre, je m'empresse de le rajouter, « le faire faire » de l'industrie du mur, mais qu'on laisse vivre le « faire » du peintre !

A l'aide, au secours, Pouvoirs publics, Sponsors, Mécènes, Maires, DRAC, FRAC, ministres !

Cela, c'est dans notre pays que ça se passe, ailleurs, c'est différent, il semble que ce soit lié à notre structure, à notre Histoire...

Devant tous ces problèmes concernant le mur peint, pourquoi ne vous contentez-vous pas de peindre des toiles ?

Parce que j'aime beaucoup le mur. Parce qu'il implique un travail dans une grande dynamique où le geste prime sur la pensée, l'inconscient sur le conscient. On n'a pas à passer son temps à appréhender les limites du format... J'aime la toile aussi, c'est complémentaire. Le mur me fait sortir de moi, la toile m'y fait entrer. J'aime sortir et voir la vie du dehors, mon époque et ses habitants. Il y a une dimension sociale qui me passionne. Et puis, ce n'est pas si difficile que ça, au contraire. De tous les murs que j'ai dû faire il n'y en a pas un que j'ai demandé à faire : on me les a proposés. Comme quoi le mur de peintre intéresse. C'est ce qui me met parfois en boule. Je crains que le mur de peintre soit étouffé par « le mur peint » industriel, qu'il disparaisse, alors qu'il correspond à une véritable attente et qu'il pourrait participer au renouveau de la peinture actuelle. A votre question sur les rôles des pouvoirs publics, et du mécénat, je crois avoir répondu maintenant.

Comment vous-situez vous par rapport à vos contemporains ?

Avec mes murs, je tire les ressources qui me font vivre des hommes pour qui je peins et comme ce ne sont ni des marchands d'art, ni des marchands de façades, mais les hommes de la vie et de la cité, mon œuvre n'est ni conforme à l'un, ni à l'autre, des deux marchés. Avec mes toiles, je suis plongé dans la problématique de la peinture actuelle, sans aucun doute, elle est trop passionnante, pour me laisser insensible. Elle rejaillit sur mes murs. J'y travaille, libéré, de l'idée de vouloir la vendre. Mes murs m'en affranchissent, ce qui n'a pas pour conséquence de ne la voir jamais achetée !... Au contraire. Et je suis amusé de voir, que les milles et unes contradictions, dont se nourrit la peinture, puissent être prises pour valeurs sûres, de refuge, et de placement monétaire. Je suis donc un marginal de plus parmi les peintres, qui vit sur une frange étroite en frêle équilibre, soit, mais sur laquelle je me sens bien avec moi-même et avec toutes mes contradictions d'homosapien, libre, et curieux de l'être, si aisément, alors que tous ces marchands, courent, courent.

Je suis comme tous ces peintres, sans doute, mais que je ne connais pas, qui, isolés, comme moi, les uns des autres, n'éprouvent aucun besoin de former une corporation, une tendance, de plus en ....isme, qui se terminent toutes comme conformisme, et dont on finit toujours par vous affubler.

Le plus important pour moi, c'est de vivre plus que de peindre. Ma vie change et ma peinture la suit, parfois la précède. Je ne suis pas très sûr, de ce que je dis là... Par contre je suis à peu près sûr de ce qui suit. Avec ma peinture je parle de ma vie, de mes libertés, et de mes contraintes, de leurs évolutions. Ce sont celles des hommes de ce siècle, côté formel, j'espère, je crois, parce que j'aime ce présent, et que je communique, avec le langage évolutif des vivants qui l'habite. Côté du fond, j'espère que ce sont celles des hommes tout court, et l'époque n'a plus aucune importance. J'essaye, c'est une approche...

Comment en êtes-vous arrivé là ? Quel est votre cheminement ?

Quand j'avais une vingtaine d'années, je peignais depuis mon enfance, comme peignent tous les enfants, mais je ne croyais pas à la peinture, comme une valeur actuelle, parce qu'elle ne m'apparaissait avoir aucun rôle majeur dans le présent de notre époque. Je pensais, qu'après sa libération par le modernisme et ses suites, un peu comme un pays venant d'obtenir son indépendance est affaibli momentanément par des conflits internes et régénéressant, elle était tombée sous le joug étranger, de la spéculation intellectuelle médiatique et marchande et qu'ainsi elle se coupait de la vie de son époque. Et comme moi j'avais envie de la vivre, cette époque, j'ai donc orienté mes passions là où il me semblait qu'elle était, et là où il y avait à découvrir. Je me suis retrouvé dans un bureau d'étude d'électronique et d'infographie. Puis quelques années plus tard auteur et réalisateur de films... Je continuais à peindre dans mon coin, coupé du reste... et pour le seul plaisir, béat, hors du temps. Et puis je me suis mis à faire des murs.

Par hasard ou presque...

Je me trouvais, confronté, dès lors, à cette peinture que je disais coupée de son époque, quelques années plus tôt, par le système : peinture, discours-média, marchand, je me rendais compte, en fait, qu'elle en est le produit, mais aussi la cause, le circuit est bouclé. En physique, on retrouve souvent ce phénomène, dans le comportement affectif animal aussi : une cause produit un effet, une partie de celui-ci est renvoyée sur la cause en subissant au passage une amplification plus ou moins grande. De son amplitude dépend la stabilité du Système, si elle est suffisamment importante celui-ci peut s'autoalimenter voire même exploser.

Comme le prix de certains tableaux ?

Du passé, oui entre autre.

Le circuit « peinture - discours critique média - marchand » fonctionne depuis des siècles en équilibre, avec son évolution, sa remise en question permanente, liée à tout mouvement créatif, avec ses stagnations, ses replis, ses accélérations.

A la fin du siècle passé, nous savons que l'un des trois éléments constituant ce circuit, s'est vertigineusement développé avec ce qui donne son nom à la société actuelle, la communication : l'élément média. Il se trouve que c'est l'élément retour, celui justement qui permet l'autoalimentation du système. Et à mon avis il fonctionne comme cela depuis. Il faut bien reconnaître que toutes tendances confondues ne génèrent rien de plus que ce que le circuit avait déjà produit au début de notre siècle. Oui, c'est un peu simpliste, mais il y a du vrai, je parle du marché, pas des ateliers, heureusement !

Simultanément, en une vingtaine d'années la peinture s'est complètement libérée d'un carcan conjoncturel lié au siècle passé, au travers du sujet académique, de l'image, du thème, de l'iconographie mythologique, etc. Epoque, où, comme par hasard naissaient les grands quotidiens de presse et la photographie. L'élément « discours-média » jouant le rôle de rétroaction critique, dans le circuit s'amplifiant, permettait dès lors le bouclage fermé en autoalimentation que l'on connaît donc depuis dans les sphères du marché de l'art cloîtré sur lui-même, et se proclamant volontier d'avant garde. Cela veut dire, que le circuit peut, à la limite, se passer de causes extérieures. Que la libération bénéfique du modernisme e'est cyclée sur elle-même et que la seule perturbation créatrice, vient du seul élément « discours-média ». L'on peut donc se passer de peinture, on est déjà loin de la toile blanche signée, et c'est ce que l'on voit, et surtout dans les endroits les plus à la mode et les plus branchés, et si de mésaventure les acheteurs officiels s'y laissaient entraîner, c'est un nouvel académisme qui renaîtrait, celui du discours. Sans peinture. Les sentiers battus sont très souvent sous les pieds de ceux qui les dénoncent, surtout en matière de création, chose la plus mouvante qui soit, par définition.

Votre critique est pessimiste, on entend souvent parler de la fin de la peinture, le pensez-vous ?

Ce n'est pas une critique, c'est un constat sommaire que je fais de notre époque, j'aime plutôt ses paradoxes, car je crois que cette évolution était inévitable, et ces étapes paradoxales, incontournables, dès l'instant, où il y a spéculation sur les produits de l'esprit. Ce dernier se venge sur lui-même de ses propres libertés. A moins de l'aliéner et d'arrêter la machine du temps et les découvertes de demain qui en seront issues.

Ma vision est partielle, et schématique, elle a eu le temps d'être énoncée mille fois, bien plus finement déjà, et générer ses multiples contraires, au niveau des idées, qui attendent les actes...

Je peins en marge de ce système, tout en y étant plongé, et je veux découvrir les limites qui entourent ma vie, voir plus loin, c'est avec cette curiosité primitive et vitale que j'ai envie de participer à la découverte des choses nouvelles, qui nous remettent toujours en question et en déséquilibre. Voilà un des dilemmes passionnant : vouloir peindre ce mouvement avec un mode d'expression qu'il renie : la peinture !

C'est de ce dilemme que se nourrit la mienne. Heureusement ce n'est pas le seul, et j'aime beaucoup le confronter à l'effort physique, arkaïque et brutal, humain, de la rue et de l'échaffaudage, du mur de béton et de la toile. J'ai l'impression que c'est du va-et-vient entre ce dilemme mental, et cet acte physique que le futur de la peinture est fait. Car il y a forcément une issue : c'est le désir... Et l'autoflagellation de la peinture ne peut durer !

La grande société de communication actuelle, basée sur le « discours-média », laissera place, à une autre, qui pourrait être celle du Désir. On parle déjà de celle de l'art de vivre. Sait-on jamais, cela pourrait venir très vite !

En attendant, peindre les murs de la rue, c'est une manière de prendre en défaut la cause du bouclage. C'est en inverser le sens. Le mur n'est il pas le plus simple des médias ?

Et en physique, encore, comme dans les mécanismes de la vie, on constate souvent qu'un système bouclé sur lui-même peut prendre fin, soit par une soudaine décroissance de l'élément retour, lié à son propre cheminement, soit par l'apparition d'une perturbation nouvelle, prenant sa source dans la réaction elle-même, mais allant en sens inverse, et tendant ainsi à autoannuler son amplification parasite. Moins par moins ça fait plus. La maladie produit son remède.

Le mur peut porter en lui, le dilemme de la peinture contemporaine, et contribuer à la renaissance de celle-ci, puisqu'il peut en être un authentique média, et parce qu'il se trouve dans la rue, hors du circuit fermé, du marché de l'art, encore faut-il, que l'autre marché, celui de la façade, lui laisse parler peinture, et non, joli décor, trompe l'œil, publicité, etc.

Pour revenir à vos murs, ne pensez-vous pas, qu'ils puissent remplir une fonction décorative et contextuelle ? Le niez vous ?

Le décor fait partie du concept et de l'image qui peut exister sans peinture et si la peinture n'est pas l'image, l'image n'a jamais empêché la peinture d'exister ! Il y a bien longtemps que les peintres de la peinture l'utilisent, non pas comme une fin, mais comme un moyen, un prétexte, un alibi. Sa lecture primaire, peut en faire une finalité, mais son apparente réalité est bien futile, face à ce que recherche le peintre de toute époque, de

toute tendance, je crois que la chose est entendue. Actuellement, personnellement, lorsque ce prétexte, ou cet alibi, ne me paraît pas nécessaire, je préfère m'en passer et aller droit au but d'une peinture pure. Cependant une peinture génère toujours une image, même la plus abstraite, elle est alors le résultat de la peinture et des préoccupations conscientes et inconscientes du peintre face au milieu. Sa lecture est multiple et différente suivant l'œil qui regarde. Elle peut refléter pour moi, par exemple, des symboliques métaphysiques correspondant à des préoccupations hors peinture et que le lieu a réveillées, comme : la gare Pereire, l'école d'Oullins, les halles de Dijon, ou bien, plus simplement, un climat, une atmosphère, parce que l'endroit n'en demandait pas plus et que l'on y était bien comme cela, placette Garibaldi, dans cette même dernière ville, par exemple. Que vous soyez dans la rue ou bien dans votre atelier, le lieu, comme le moment, les rencontres, agissent sur vous, que vous le vouliez ou non. Vouloir s'en affranchir, équivaudrait à vouloir se libérer de vivre... La liberté du peintre ne réside pas dans le renoncement de ses sens, et de ses émotions, donc dans la mort de la peinture comme certains ont pu ou peuvent le penser, mais dans la possibilité de choisir pour nourriture ses contraintes en fonction de ses désirs. Je ne sais plus qui a dit, je crois : « La création se nourrit de contraintes », de Picasso ou de Cocteau ?

L'environnement, sur l'œuvre murale agit, et cette action, qui est réciproque, induit une fonction décorative à travers l'image, tout comme une toile placée dans un appartement. Il serait dommage de n'attendre d'un mur ou d'une toile, que cette fonction complaisante. Il y a tant d'autres choses plus fortes à exprimer lors de notre court passage d'humain sur la terre. C'est même une question de respect. Les hommes méritent bien que l'on s'adresse à eux, au moins dans le cœur des villes, et des quartiers, d'une autre manière, que par le cliché, le stéréotype, de l'imagerie publicitaire, ou du trompe l'œil cache misère. Par contre, tous les murs ne sont pas bons pour la peinture. On ne met pas une toile n'importe où, c'est identique pour le mur de peintre. Par contre on peut inventer un mur de peintre à un endroit où il n'y en a pas, et le construire exprès. Pourquoi pas ? Et imaginer, quelle douce utopie, la ville, ensuite se développant autour.
Cela, pour insiter sur le fait, que le mur de peintre, comme la toile, sont des œuvres qui ont d'abord leur valeur en eux-mêmes et non pas à travers une fonction, même s'ils en acquièrent une par la suite à titre secondaire.

C'est très important, c'est là toute l'authenticité du mur de peintre par rapport à tout ce qui peut être fait sur un mur en « mur peint ». Et choisir cette option, c'est être conscient de cela. C'est la décider pour ce qu'elle implique et qui n'est pas neutre : une volonté, un acte culturel.

Dans le concret, comment cela se passe-t-il, lorsque l'on vous propose un mur ?

En premier lieu, je vais le voir. Voir s'il me plait, évidemment, voir et sentir, s'il correspond à tout ce que je viens de vous dire, je me plonge dans le quartier, je vais manger au restau d'à côté, je papotte, de la pluie et autres choses de tous les jours, puis je vais voir le maire, les élus, même chose. C'est une histoire de diapason et ensuite une histoire d'amitié, puis je travaille et je propose, c'est comme une danse, ça ne peut se faire bien qu'avec plaisir, sinon il vaut mieux pas.

En tous les cas, lorsque j'en suis là, ce n'est plus une affaire de mots. Comme pour la danse, on ne parle plus, comme vous me le faites faire en ce moment, et quand je me mets à peindre, je serais bien incapable d'aligner deux phrases sur ce que je fais.

Dominique MARAVAL
Artiste peintre